

introduction à l'ethnographie-poubelle

La « méthode » que je tente d'expliquer ici est ouverte. Ne la suivez pas à la lettre, appropriez-vous-la, trouvez qu'elle ne va pas assez loin ou mettez-la aux poubelles.

Dans ce texte, j'utiliserai surtout des exemples tirés des arts visuels, puisque c'est surtout là que j'ai utilisé cette « méthode » jusqu'à maintenant.

Mais l'ethnographie-poubelle peut prendre toutes sortes de formes : littérature, sculpture, théâtre, architecture, art action, cinéma, art sonore... Vous n'avez même pas besoin de vous mettre dans une de ces cases, ni d'en connaître les définitions. Quand je parle d'atelier, ça peut tout aussi bien être un carnet de notes, une salle de répétition, la rue ou n'importe quel autre lieu où ça se passe.

Le terme « ethnographie-poubelle » m'est d'abord venu comme une blague.

L'ethnographie est une méthode des sciences sociales qui consiste à observer, sur le terrain, les pratiques, les comportements et les modes de vie de groupes humains. Elle repose sur différentes techniques de collecte de données. Elle est utilisée notamment en anthropologie.

Je me suis demandé ce que ça donnerait : un anthropologue amateur. Il existe bien des ornithologues amateurs, des astronomes amateurs, des entomologistes amateurs. Mais pourquoi pas un anthropologue amateur?

Le mot poubelle, lui, renvoyait d'abord au terme « radio-poubelle », un style médiatique populiste et souvent polémique, tristement célèbre au Québec.

Puis je me suis demandé ce que donnerait un mélange entre un anthropologue, mettons Marcel Mauss, et un animateur de radio-poubelle, mettons André Arthur. Cette idée m'a habité pendant quelques mois. Au même moment, je traversais une période particulièrement précaire. Cette situation m'a poussé à faire encore plus avec les moyens du bord. En allant à l'atelier, je suivais un circuit de poubelles où je récupérais toutes sortes d'objets et de surfaces pouvant me servir. Je trouvais notamment des publicités jetées derrière le Jean Coutu et des morceaux de contreplaqué dans les conteneurs de chantiers de construction.

C'est à ce moment que le terme « poubelle » a progressivement pris un autre sens : tout ce qui est rejeté, oublié, dévalorisé ou refoulé.

D'abord matériellement, symboliquement, puis personnellement.

Qu'est-ce qui est « poubelle » dans mon environnement immédiat?

Qu'est-ce qui est « poubelle » dans notre culture?

Qu'est-ce qui est considéré comme « poubelle » par l'époque et les discours dominants?

Qu'est-ce que, personnellement, je trouve « poubelle » dans ce qui m'entoure?

Qu'est-ce qui pollue notre imaginaire?

Qu'est-ce qui pollue mon imaginaire?

Un matin, tu marches. Tu vas je sais pas où.

Une pensée intrusive te traverse : un fait divers concernant une vedette pour qui tu n'as pourtant aucun intérêt. Tu portes cette histoire dans ton cerveau simplement parce que ce genre de scripts nous est rentré de force dans l'imaginaire.

Je me suis mis à porter attention à ces déchets qui colonisent mon esprit : des informations parasites, des injonctions, des récits et des représentations du monde produits, transmis et renforcés par notre entourage, les médias, l'éducation et la culture dans laquelle nous grandissons.

Je perçois ces pollutions comme une forme de diversion : un flux incessant d'images, de mythes et de bla-bla qui nous sature et détourne notre attention de ce qui mérite d'être observé et pensé. Peut-être cette diversion est-elle nécessaire parce qu'il serait insoutenable de regarder en face notre façon d'habiter le monde.

L'ethnographie-poubelle consiste à faire de l'art ici et maintenant, avec ce qui traîne. À porter un regard poétique, critique et, autant que possible, humoristique sur le réel dans lequel on vit.

Comment voir ce qui nous entoure?

Comment scanner le décor pour en tirer de quoi faire de l'art?

Inutile de chercher loin. Tout est déjà là.

Il suffit de rendre étrange ce qu'on tente à tout prix de naturaliser et de faire passer pour normal. Pour y parvenir, je propose de regarder le monde à travers ses vidanges.

Premièrement, tous les jours et dans tous les contextes, soyez à l'affût de ce qui relève de la « poubelle ». Commencez simplement par les objets, les images et les paroles qu'on laisse traîner.

En regardant le téléjournal, isolez les mots, les phrases ou les images qui vous évoquent la « poubelle ».

Dans un magasin à grande surface, un bureau gouvernemental ou une foire d'art, demandez-vous où se trouvent les poubelles. Vous verrez : elles sont de mieux en mieux cachées et de plus en plus cadenassées.

Regardez *Dans l'œil du dragon* et demandez-vous ce que les animateurs considéreraient probablement comme de la « poubelle ». Quelle parole, quel mode de vie ou quelle esthétique considéreraient-ils vidange?

Qu'est-ce qui, du point de vue de cette personne, de cette situation ou de cette institution, serait rejeté ou mis à l'écart?

Puis, face à cette même personne, cette même situation ou cette même institution, demandez-vous ce que vous, personnellement, considérez comme « poubelle ».

Faites le même exercice avec vous-même. Qu'est-ce qui, dans vos gestes ou vos pensées, est de la vidange? Qu'est-ce qui demeure inavouable, refoulé ou gênant? Quelles habitudes ou façons de faire persistent malgré leur puanteur?

Prenez les documents disponibles, par exemple ceux qui se trouvent dans le présentoir à dépliants de la salle d'attente d'une aile psychiatrique, ceux que vous remettent des fonctionnaires ou encore les courriels envoyés par votre compagnie d'assurance. Prélevez-y des mots, des images, des fragments.

Bref, appliquez le terme « poubelle » à toutes les variations possibles dans votre quotidien.

Vous accumulerez rapidement une grande quantité d'observations et d'artéfacts qui vous serviront plus tard. Surtout, les situations sociales les plus « poubelle » deviendront plus supportables puisqu'elles se transformeront en terrains d'enquête et de création.

Une fois ce questionnement installé au cœur de votre quotidien, une fois que vous avez apprivoisé la « poubelle » en vous et autour de vous, voilà quelques méthodes pour pousser plus loin la recherche.

Dérive rebut-géographique

Au cours de la dernière année, alors que j'étais perdu dans les vidanges, j'ai voulu revenir à la racine de la « poubelle ». Je me suis mis à photographier les déchets, particulièrement les bacs de poubelle et surtout la façon dont les gens les modifient et les personnalisent. Je trouvais beau que l'objet le plus uniforme et utilitaire soit lui-même détourné, rapiécé, vandalisé ou décoré.

J'ai rapidement remarqué que, lorsque je prenais les poubelles comme points de repère pour me diriger dans la ville, je la découvrais d'une manière inédite. J'ai été

surpris de redécouvrir mon quartier d'une tout autre façon. Ça m'a rappelé ma manière de parcourir la ville quand j'étais enfant et au début de mon adolescence.

Dans un bac à poubelle derrière un bloc appartements, une pile de romans Harlequin. À côté, un passage entre deux clôtures m'amène à une longue ruelle derrière un centre d'achat. Plusieurs conteneurs s'y alignent. Dans l'un d'eux, je trouve des boîtes vides de caméras de surveillance. J'arrive ensuite derrière une quincaillerie, où les gens déposent leurs pots de peinture usagés. De là, je débouche dans un stationnement que je traverse en diagonale. J'y ramasse un gobelet de *Tim Hortons*. J'en déroule le rebord : il est perdant. Je traverse ensuite le boulevard en plein milieu pour rejoindre les poubelles d'un dépanneur. J'y récupère des affiches de *Palm Bay* et des exemplaires neufs du journal *Le Devoir*. Tout près se trouve un restaurant de poulet. Le contenu des poubelles n'a rien de particulièrement intéressant, mais l'une d'elles porte une inscription à l'aérosol : « Yoan crosseur ». Un peu plus loin, un chemin mène à un boisé où se trouve un dépotoir improvisé. Les gens y abandonnent des meubles et des rebuts de construction.

Lorsque vous dérivez de poubelle en poubelle, notez les pensées qui vous traversent et les pollutions de l'imaginaire qui remontent. Notez les visages que vous croisez, les formes de vandalisme et les sons que vous entendez. Notez comment vous vous sentez en traversant des zones où vous n'avez pas vraiment d'affaire, où vous vous sentez louche.

Le terme « dérive rebut-géographique » est un clin d'œil à la dérive et à la psychogéographie situationnistes, élaborées au cours des années 1950.

Dumpster-diving-d'images

Cette méthode consiste d'abord à récupérer des matériaux visuels trouvés dans les rebuts : bannières, affiches, emballages. Elle est inspirée du dumpster diving alimentaire, qui consiste à récupérer des aliments encore comestibles dans les poubelles d'épiceries ou de restaurants.

Elle me permet de trouver des matériaux visuels récents, ancrés dans notre époque, et se marie bien avec la dérive rebut-géographique.

La méthode s'est rapidement élargie à la collecte d'autres éléments, notamment des textes et tout ce qui peut être porteur d'une quelconque symbolique culturelle.

J'ai un faible pour les poubelles de pharmacies, d'imprimeurs et de bureaux gouvernementaux.

Trouvez les poubelles qui s'accordent le mieux avec vos désirs.

Il y a un projet intéressant à faire en visitant quotidiennement la poubelle d'une caisse Desjardins.

Une fois les artefacts et les autres éléments recueillis, ramenez-les dans l'espace d'atelier.

Vous avez maintenant différents types de poubelles : matérielles, culturelles, personnelles, etc. Bien sûr, vous allez vous retrouver avec un bordel. C'est le but.

Laissez tout ce que vous avez recueilli coexister sans hiérarchie afin que des liens non prémédités puissent apparaître. Soyez attentifs aux rapprochements qui se produisent par hasard et laissez-vous guider par eux.

Il faut utiliser ces matériaux de façon poétique, c'est-à-dire d'une manière qui nous sort, autant que possible, de la « bonne » logique actuelle, de la « bonne » manière de faire les choses. Ne traitez surtout pas la matière comme la police le ferait ou comme elle voudrait que vous le fassiez.

Fuckez-nous la tête avec ces matériaux. Combinez-les, détournez-les, charcutez-les, jouez.

Pensez court-circuit, coq-à-l'âne, bad trip.

Ne soyez ni objectifs, ni exhaustifs, ni narratifs.

Assumez de ne pas savoir où vous allez.

N'essayez pas d'être politique. Le processus de l'ethnographie-poubelle l'est déjà. Inutile d'y ajouter un message.

Laissez de côté l'exigence d'intelligence constante qui domine souvent les milieux artistiques et intellectuels. Faites avec votre incompetence.

Si possible, soyez tordants. Prenons pour acquis que le monde dans lequel nous vivons aujourd'hui, vu avec quelques décennies de recul, sera absolument risible. Prenons de l'avance.

Les œuvres ne sont jamais vraiment finies. Un tableau réalisé il y a six ans pourra être déchiqueté et mélangé à des éléments trouvés hier.

La phase terminale de l'ethnographie-poubelle consiste à faire le ménage de l'atelier. Utilisez jusqu'au dernier déchet : fragment de dessin laissé de côté, emballage de barre tendre, poussière, pensée intrusive de bas niveau.

Vous l'aurez sans doute compris : on se fout un peu du résultat des œuvres. L'important, c'est le processus, la manière dont il vous met en mouvement et les poubelles qu'il vous permet d'évacuer.

Idéalement, le résultat sera lui aussi « poubelle », donc plus ou moins inopérant, repoussant et bordélique. Pensez au chaos d'un bac poubelle plein.

Quand j'ai commencé à réfléchir à l'ethnographie-poubelle, j'ai passé quelques mois à m'intéresser à l'anthropologie et aux techniques ethnographiques utilisées pour tirer de l'information d'un contexte précis. J'ai rapidement abouti à un cul-de-sac. Aussi riche et stimulante soit-elle, cette tradition m'a surtout amené à réaffirmer les forces propres à l'art : sa capacité à digérer le réel, à souligner son étrangeté et à poser sur le monde un regard que les sciences, la religion ou la politique ne peuvent égaler.

Je croyais d'abord que l'ethnographie-poubelle était un cousin bâtard de l'auto-anthropologie et de certaines démarches post-documentaires. Elle s'en est peu à peu détachée. Aujourd'hui, elle prend ses distances avec les pratiques artistiques qui empruntent leurs méthodes et leur langage aux sciences sociales sans les détourner ni les profaner.

L'art et son histoire contiennent déjà les outils nécessaires. Il faut assumer pleinement les possibilités du poétique et affirmer la valeur des méthodes d'enquête-crédation propres aux artistes. Elles sont plus que jamais pertinentes pour rendre compte de notre rapport au monde, des angoisses qui en découlent et de tout ce qui échappe aux fichiers Excel et aux polices d'assurance.

Bonne chance pour vous frayer un chemin à travers toutes ces vidanges.

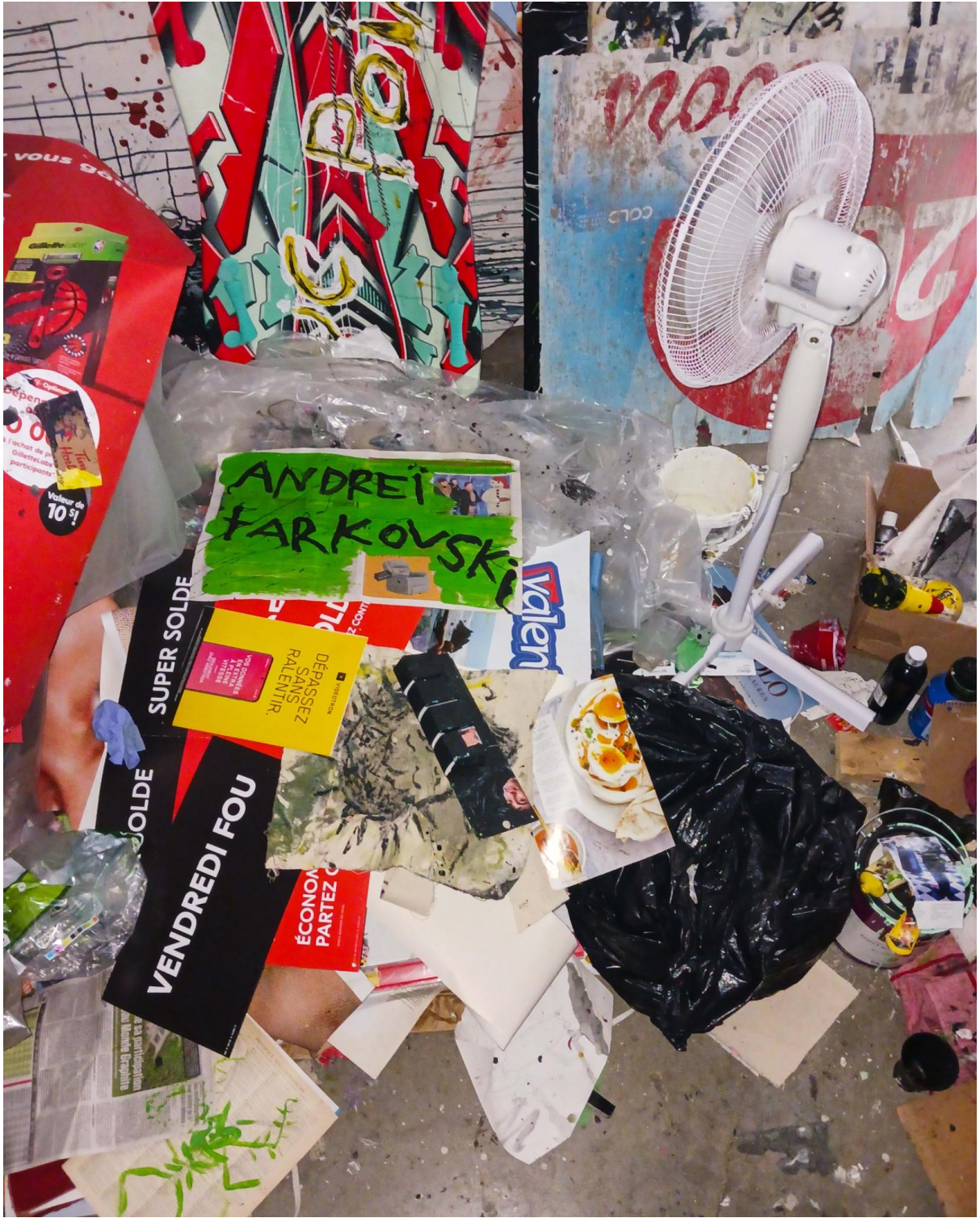
Antoine Larocque, août 2026













GARDE TES
BACS DE
TON
CÔTÉ